CONTENU

Préface : John Scheid

Introduction **:** Leyla E. Barkati, Hédi Dridi, Sophie Saint-Amans, Meriem Sebaï

1 - Les savoirs de l'Antiquité

M. Benabbès, *Matière pour une historiographie occidentale de la conquête arabe en Afrique du Nord : des Croisades à 1830.*

Ph. Von Rummel, *La 'Frühgeschichte' allemande et les Vandales en Afrique.*

C. Blonce, *Stéphane Gsell, un nouveau regard sur l'Afrique antique ?*

2 – L'Antiquité comme instrument politique

M. Sebaï, *Penser les polythéismes en Afrique ancienne (1880-2000).*
A. Asanovic, *L'Antiquité et la construction identitaire de la nation russe.*

A. Bertrand, *Bâtir sur des ruines ? L'unification italienne et la mémoire de l'Antiquité, un état de la question.*

3 - Les Mythes dans l'écriture de l'histoire ancienne

H. Bénichou-Safar, *Le tophet de Salammbô à Carthage : historique d'une remise en cause.*
L. E. Barkati, *Hannibal et le buste de Naples : discussions autour d'une représentation.*
C. Hoerni, *Histoire des femmes anciennes au Maghreb : l'essor du sujet femmes, entre projets politiques et représentations idéologiques.*

9 789973 953292

Écrire l'Antiquité : expériences d'Afrique et d'ailleurs

2018

Université de Sfax
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sfax
Laboratoire d'Etudes et Recherches Interdisciplinaires et Comparées (LERIC)

Écrire l'Antiquité Expériences d'Afrique et d'ailleurs

Textes réunis par
L. E. Barkati, H. Dridi, S. Saint-Amans & M. Sebaï

Ouvrage publié avec le soutien de l'Université de Neuchâtel

Écrire l'Antiquité.
Expériences d'Afrique et d'ailleurs

Écrire l'Antiquité.
Expériences d'Afrique et d'ailleurs

Textes réunis par :

L. E. Barkati
H. Dridi
S. Saint-Amans
M. Sebaï

Conception : **Taoufik Sassi** / *Impression :* **Simpact**
ISBN 978-9973-953-29-2
Tunis - 2018

Université de Sfax
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sfax
Laboratoire d'Etudes et Recherches Interdisciplinaires et Comparées (LERIC)

Écrire l'Antiquité. Expériences d'Afrique et d'ailleurs

Textes réunis par
L. E. Barkati, H. Dridi, S. Saint-Amans & M. Sebaï

Ouvrage publié avec le soutien de l'Université de Neuchâtel

2018

SOMMAIRE

Préface : John Scheid 7

Introduction : Leyla E. Barkati, Hédi Dridi, Sophie Saint-Amans, Meriem Sebai 9

1 - Les savoirs de l'Antiquité

Matière pour une historiographie occidentale de la conquête arabe en Afrique du Nord : des Croisades à 1830.
M. Benabbès 21

La 'Frühgeschichte' allemande et les Vandales en Afrique.
Ph. Von Rummel 31

Stéphane Gsell, un nouveau regard sur l'Afrique antique ?
C. Blonce 45

2 – L'Antiquité comme instrument politique

Penser les polythéismes en Afrique ancienne (1880-2000).
M. Sebaï 69

L'Antiquité et la construction identitaire de la nation russe.
A. Asanovic 93

Bâtir sur des ruines ? L'unification italienne et la mémoire de l'Antiquité, un état de la question.
A. Bertrand 113

3 - Les Mythes dans l'écriture de l'histoire ancienne

Le tophet de Salammbô à Carthage : historique d'une remise en cause.
H. Bénichou-Safar 135

Hannibal et le buste de Naples : discussions autour d'une représentation.
L. E. Barkati 161

Histoire des femmes anciennes au Maghreb : l'essor du sujet femmes, entre projets politiques et représentations idéologiques.
C. Hoerni 185

Préface

John Scheid

Au moment où de grandes transformations interviennent dans les différentes parties du monde, il est particulièrement urgent de resserrer voire de renouer les liens entre les chercheurs de tous les pays pour maintenir vivante cette *respublica litteraria* dans laquelle communiquent, depuis la Renaissance, les savants du monde. L'entretien de ces liens est d'autant plus important qu'il faut mettre à profit toutes les opportunités qui nous sont offertes pour réfléchir à nos histoires communes, à partir de la perspective de l'histoire antique. Cela me paraît indispensable pour deux raisons. D'abord, maintenant que plus d'un demi-siècle s'est écoulé depuis la fin de la décolonisation, il est sans doute temps de reprendre les débats dans un climat moins passionné, dans la mesure où ceux qui discutent n'étaient, pour la plupart d'entre eux, même pas nés au moment de ces événements dramatiques. On ne peut donc que se réjouir de voir des jeunes chercheurs se saisir de cette question historique pour y réfléchir en commun. Ils méritent d'autant plus d'être encouragés que d'autres évolutions intellectuelles sont préoccupantes. C'est la deuxième raison pour laquelle je salue leur initiative.

Tous les historiens ou amateurs de l'histoire ont noté que depuis cinq à dix ans, l'histoire comme méthode et comme discipline a tendance à disparaître des programmes et de l'actualité scientifique, au profit d'analyses générales et superficielles qui se réclament de démarches réputées plus modernes, et qui prétendent analyser le passé à la lumière des questions et des problèmes actuels. Il en a été bien entendu toujours ainsi, et l'histoire elle-même a revendiqué un temps sa modernité, en raison notamment de ses liens avec les « sciences exactes » de l'Antiquité : la philologie, l'épigraphie, la numismatique et l'archéologie, qui permettaient de dépasser les idées reçues marquées

par les idéologies du moment et de restituer une image plus ou moins objective du passé. Quelle que soit la valeur de la représentation du passé que l'histoire a proposée au cours du siècle dernier, il n'en reste pas moins que la négation de la méthode historique comme démarche scientifique est inquiétante. Surtout quand il s'agit de l'histoire ancienne. Le XXe siècle a montré à quelles extrémités pouvait conduire une politique qui s'appuie sur des à peu près historiques formulés par des dilettantes, ou sur les pseudo-recherches de charlatans qui s'opposent à la discipline universitaire, notamment dans le pays qui servait de référence à tous les historiens de l'Antiquité. L'utilisation de l'histoire ancienne laissée aux mains de régimes politiques criminels a mené à des catastrophes. Or les périodes de bouleversement offrent un espace particulièrement favorable et complaisant au foisonnement des idéologies et des fantasmes. Il est d'autant plus nécessaire que la méthode historique au sens large reste entre les mains de professionnels, et que de nouvelles générations de spécialistes soient formées par eux.

Telles sont les réflexions qu'appelle ce volume. Retracer les grandes lignes des historiographies du passé plus ou moins proche, et esquisser les portraits des grands historiens du passé offre des opportunités qui peuvent permettre une éventuelle mise en cause des mythes de notre passé partagé, et le désarmement d'idéologies qui peuvent se révéler dangereuses. Il faut donc que les historiens se battent pour maintenir cette exigence : le maintien strict du travail sur les sources, seul capable d'initier un premier regard sur le passé qui ne pêche pas tout de suite par l'anachronisme. L'histoire ne se fait pas avec des idées, mais à partir des sources éclairées par des idées.

En feuilletant ce volume, j'ai été pris de nostalgie. Je me rappelle les années soixante-dix, quand nous débattions de toutes les questions qui sont évoquées dans ce volume, par exemple à Bulla Regia, après une journée de fouilles, avec notre regretté ami Yvon Thébert, et autour de la thèse d'un autre ami, Marcel Bénabou. Depuis, les discussions se sont développées dans telle ou telle direction, avant de se faire plus discrètes. Il est grand temps de les reprendre, peut-être de manière plus apaisée que nous pouvions le faire il y a quarante ans, car l'*Africa Antiqua*, c'est notre histoire à tous.

Introduction

Leyla E. Barkati, Hédi Dridi,
Sophie Saint-Amans et Meriem Sebaï

Genèse d'*Africa Antiqua*

Cet ensemble de neuf articles est issu d'une aventure qui a commencé à Paris, au début du printemps de l'année 2002, à l'occasion d'une discussion sur les difficultés que nous avions à identifier les doctorants et les sujets de thèse sur l'histoire et l'archéologie de l'Afrique du Nord antique. La dispersion et la spécialisation des centres de recherches parisiens ne facilitaient pas les rencontres entre étudiants travaillant sur des périodes différentes.

L'été précédent, l'École française de Rome avait organisé à Hammamet un séminaire international réunissant des doctorants français et tunisiens auquel certains d'entre nous avaient participé. Les discussions amicales et constructives qui eurent lieu à cette occasion nous ont encouragés à prolonger de tels moments et l'idée de nous réunir périodiquement dans un cadre informel s'imposa naturellement. L'amitié a fait le reste.

L'objectif de ces réunions était multiple :

- intégrer les étudiants en début de thèse à la communauté des doctorants, d'une part, favoriser et maintenir les contacts entre étudiants et spécialistes susceptibles de les aider dans leur recherche, d'autre part ;

- évoquer les difficultés d'ordre méthodologique et technique rencontrées par chacun dans ses recherches ;

- faciliter la collecte de l'information et favoriser sa circulation entre étudiants (recherche bibliographique, bourses, chantiers de fouilles, etc.) ;

- fournir un cadre à la fois institutionnel et informel permettant aux participants d'exposer leurs recherches, leurs problématiques et d'en discuter.

Le principe de ces réunions étant acquis, il restait à battre le rappel des étudiants africanistes et à trouver un lieu de réunion. M. Pierre Rouillard, alors directeur de la Maison de l'archéologie et de l'ethnologie René Ginouvès (MAE), nous accueillit chaleureusement à Nanterre et mit à notre disposition une salle pour notre première réunion, le 15 mai 2002. Grâce au dynamisme de Mohamed Benabbès, l'essentiel des étudiants africanistes était présent lors de cette première réunion.

Cette prise de contact nous a permis d'expliciter le cadre dans lequel nous comptions travailler et d'insister sur l'aspect informel de nos travaux. Tout au long de l'année universitaire 2002-2003, nous nous sommes ainsi réunis plusieurs fois à la MAE pour écouter plusieurs d'entre nous exposer leurs recherches dans une atmosphère de camaraderie propice aux échanges fructueux. L'année suivante, Jean-Pierre Vallat et Valérie Huet nous accueillirent à l'université Denis Diderot - Paris 7. Fidèles à notre idée de rester itinérants, nous avons tenu nos réunions de l'année 2004-2005 au Collège de France, où John Scheid nous accueillit à son tour. Nous avons ainsi pu organiser près d'une vingtaine de réunions pour discuter de nos thèmes de recherches, tester des communications ou simplement s'encourager mutuellement. Parallèlement à ces réunions, nous poursuivions notre réflexion, d'une part sur la manière d'aller à la rencontre de nouveaux africanistes, d'autre part sur la mise en place d'un dialogue permanent entre doctorants et chercheurs confirmés[1].

C'est ainsi que nous avons mis en place les Journées d'études, réunions ouvertes à des enseignants et à des chercheurs qui ont répondu avec enthousiasme à nos invitations en participant activement aux discussions et en présentant également des communications, comme le

[1] Les activités du groupe de travail *Africa Antiqua* ont été mises en ligne sur le site http://histoire.univ-paris1.fr/travail/africaantiqua/accueil.html : en cliquant sur 'Archives', on trouvera l'annuaire des thèses, les comptes rendus de colloques ou d'ouvrages, les informations diverses. Ce site a permis de créer un lien important entre étudiants travaillant sur l'Afrique antique en Europe et au Maghreb entre 2003 et 2007. La gestion du site a depuis été transmise à une autre génération de doctorants qui se chargent de sa mise à jour.

firent Hélène Bénichou-Safar, Eliane Lenoir, Maurice Lenoir, Monique Dondin-Payre, Françoise Briquel-Chatonnet, Roger Hanoune, Jean-Pierre Laporte, Denis Lengrand. Qu'ils soient ici remerciés de leur soutien.

En 2004, nous organisions une première journée d'étude à Aix-en-Provence, les 26 et 27 mai, grâce à l'accueil bienveillant de l'ensemble de l'équipe du centre Camille Jullian. Le 18 juin 2004 à l'université Denis-Diderot-Paris 7, débutait un cycle de journées d'études consacrées à l'historiographie de l'Afrique du Nord antique. Ce thème s'était imposé à nous naturellement. Nous étions tous amenés à réfléchir à la dimension historiographique de nos sujets respectifs et à en tirer des conclusions sur la manière dont l'Afrique du Nord antique avait été perçue depuis les croisades. Par la suite, deux autres journées ont été consacrées à ce thème, l'une au Collège de France, le 19 mai 2005 et l'autre à l'Ecole Normale supérieure, le 7 octobre 2006, grâce au soutien de Sylvia Estienne. Les encouragements de Maurice et Eliane Lenoir, de Jean-Pierre Vallat et de John Scheid nous ont incités à envisager une publication de nos travaux. Ni le décès de Maurice Lenoir ni les vicissitudes de la vie académique ne suffisent à justifier le retard pris dans la présentation au public scientifique de ce dossier dont les textes définitifs ont été réunis entre septembre 2007 et septembre 2009. Nous nous en excusons auprès des auteurs. Enfin, nous adressons nos vifs remerciements à John Scheid qui a bien voulu préfacer ce dossier en souvenir des séances au Collège de France.

À l'heure où l'Afrique du Nord, et en particulier la Tunisie, traverse une période de turbulences propice au développement d'idéologies sectaires qui remettent en cause les identités de la région en s'attaquant notamment à son patrimoine social et culturel, nous avons voulu témoigner des vertus intégratrices de cette aventure, de son apport au cheminement scientifique de chacun d'entre nous. Nous garderons un souvenir vivace de nos discussions, parfois orageuses, mais souvent joyeuses et toujours stimulantes sur les questions d'identités africaines, illustrées par cette exclamation à dessein provocatrice de Maurice Lenoir : « Le Berbère n'existe pas ! ».

L'historiographie de l'Afrique ancienne au seuil du XXIe siècle

Pour fédérateur qu'il ait pu être dans un cadre doctoral, ce thème n'est pas nouveau, il se renouvelle au gré des périodes, des idéologies, et des modalités d'approches des historiens. Penser et écrire l'histoire de l'Antiquité de l'Afrique a été une expérience collective et individuelle forte pour l'ensemble des contributeurs mais tout particulièrement pour ceux d'entre nous d'origine maghrébine, boursiers de passage, enfants de Maghrébins installés en France ou exilés volontaires. La conscience aigüe de l'impossibilité de 'tout écrire', nous avait déterminé à ouvrir nos journées d'études à d'autres espaces géographiques et politiques pour construire un travail polyphonique sur l'écriture de l'Antiquité : porter notre regard vers l'Est et la réception de l'héritage antique en Russie[2] ou analyser l'utilisation de l'Antiquité romaine dans la construction de l'Italie[3], permettait de tisser des liens avec les lectures coloniales et postcoloniales de l'histoire antique de l'Afrique. Bien souvent considérée comme un exercice de style obligatoire qui se résume en une partie de l'introduction, l'historiographie s'est peu à peu définie comme un objet de recherche en propre.

Analyser les pratiques de l'écriture de l'histoire, c'est, en effet, chercher à déconstruire les textes produits par les historiens. Cet objectif répond à l'exigence scientifique formulée par Krzysztof Pomian « *Parler de l'histoire, sans prendre en compte son historicité, c'est se condamner d'emblée à n'y rien comprendre* »[4]. Les journées doctorales d'*Africa Antiqua* ont eu pour objectif de mettre en perspective d'une part les productions de jeunes chercheurs et d'autre part les interrogations contemporaines sur la pratique historiographique. L'objectif était de montrer qu'en partant d'expériences individuelles de recherche sur des thèmes aussi divers que le parcours d'historiens[5], l'histoire des femmes[6], l'archéologie[7], les religions[8], l'Afrique antique est un terrain d'investigation où convergent toutes les préoccupations culturelles, sociétales et idéologiques de ce début de XXIe siècle.

2 Voir *infra* Asanovic, p. 93-112.

3 Voir *infra* Bertrand, p. 113-134.

4 Pomian 1999, p. 332.

5 Voir *infra* Blonce, p. 45-67.

6 Voir *infra* Hoerni, p. 185-215.

7 Voir *infra* Bénichou-Safar, p. 135-160.

8 Voir *infra* Sebaï, p. 69-92.

Cependant lorsqu'il s'agit de l'histoire en général et de l'histoire de l'Afrique en particulier, l'historien n'est plus uniquement le professionnel détenteur d'un savoir, il est sollicité depuis plus d'une vingtaine d'années par la société civile qui lui demande d'expliquer le passé, de témoigner, d'expertiser[9]. Si l'historien est souvent sommé de répondre à des questionnements qui ne sont pas les siens, c'est que le passé et sa narration par l'histoire restent l'objet d'usages politiques récurrents. Et l'Antiquité de l'Afrique du Nord se trouve au cœur de ces enjeux parce qu'elle renvoie à des représentations collectives. Si le récent débat sur le rôle positif de la colonisation a eu une telle ampleur de part et d'autre de la Méditerranée, c'est qu'il n'est pas seulement lié à un problème de mémoire, mais rejaillit également sur la thématique de la valorisation/dévalorisation des origines, d'une identité - autant de concepts utilisés par l'historien[10]. L'antiquisant sait que les historiens et hommes politiques de la IIIe République ont utilisé la conquête romaine comme argument permettant de légitimer la colonisation en Afrique du Nord[11]. Des préjugés ont été érigés en théories permettant de favoriser le phénomène humain de colonisation[12].

Toutefois, s'intéresser à l'historicité de l'histoire, ce n'est pas porter un jugement sur le travail de nos prédécesseurs, mais c'est essayer de comprendre les modalités d'écriture, les contextes socio-politiques dans lesquelles naissent les objets historiques. Le malentendu qu'il nous faut tout de suite évacuer réside dans l'idée que faire de l'historiographie reviendrait à proposer de nouvelles voies d'écriture de l'histoire, plus objectives, dépoussiérées de toute idéologie. Cette voie est vouée à l'échec. Au même titre que l'histoire des femmes, l'intérêt de l'historiographie réside dans le changement de regard porté sur un objet. Ainsi, les textes présentés ont moins pour ambition de définir de nouvelles perspectives épistémologiques que de saisir les fonctionnements et les modalités d'écriture de la science historique.

---

9 F. Bédarida propose le terme d'historien-expert et présente son expérience de témoin à charge appelé à la barre en raison de son « expertise » et de son savoir scientifique lors du procès Touvier (Bédarida 1995 ; Bédarida 1996, p. 31).

10 Dossier de presse de Liauzu 2005, à propos de la pétition des historiens et la loi du 23 février 2005.

11 Rivet 2002, p. 247-248.

12 A titre d'exemple voir Gsell 1902.

L'étude historiographique peut apparaître comme un effet de mode, pourtant elle participe à l'enrichissement et à l'approfondissement de la connaissance historique. Cette réflexion est donc indissociable du processus de fabrication de l'histoire. Et il s'agissait moins, pour les doctorants que nous étions, en travaillant sur l'historicité de nos sujets, de considérer que tous les écrits qui ont précédé sont obsolètes, que de maîtriser les innovations que nos approches pouvaient générer.

Un autre enjeu soulevé indirectement par cette phrase de K. Pomian concerne la place de l'historien dans le processus d'écriture et de recherche. Souvent caricaturée autour d'une réflexion bipolaire sur son objectivité ou sa subjectivité, la part de l'historien dans l'élaboration de l'histoire reste complexe. Depuis les années 1960 et 1970, plusieurs théoriciens ont permis d'élargir le débat et ont rendu visibles les spécificités de l'écriture de l'histoire en s'intéressant principalement aux notions de discours historique, de lieux et d'espaces de production[13]. Dépassant ainsi le clivage subjectivité/objectivité, et les simples analyses thématiques, la réflexion épistémologique sur le rôle de l'historien prend en compte non seulement la dimension sociale mais intègre désormais aussi les usages propres du langage.

Tous ces enjeux autour de l'écriture de l'histoire, l'historien de l'Afrique antique les ressent, les perçoit, les vit et tente de les apprivoiser. Le XXe siècle a construit une histoire de l'Afrique antique à partir des thèmes chers à l'implantation coloniale française au Maghreb ; de même l'accession à l'indépendance nationale et la chute de l'Empire colonial ont influencé profondément les modalités de production historique[14]. Dans la reconstruction des identités nationales au Maghreb, l'histoire est présentée comme un élément fondamental de cohésion identitaire et un fédérateur de la nation dans les orientations des programmes d'enseignement. Il en est de même dans l'espace culturel français où la période gréco-romaine est systématiquement présentée comme un héritage. Bien que les différentes périodes de l'Antiquité soient perçues différemment les unes des autres, l'Antiquité possède une place de choix car elle renvoie à la question des origines.

---

13 Barthes 1994, p. 417-427 ; de Certeau 1975.

14 Voir le dossier consacré à Y. Thébert dans *Afrique et Histoire*, 2005.

Qu'en est-il aujourd'hui de l'écriture de l'histoire de l'Afrique des deux côtés de la méditerranée ? Il nous semble que les enjeux n'ont pas disparu. Nous dirions que le renouvellement des générations conduit à des approches dépassionnées et débarrassées des clivages nés des périodes coloniales et des luttes d'indépendances. Ces études montrent que finalement, les recherches historiographiques en se multipliant[15], arrachent l'Afrique à son immuabilité ethnographique, vision chevillée aux thèmes de l'époque coloniale et des indépendances qui proposaient une image de l'Afrique figée dans ses habitudes culturelles, religieuses et sociales.

Objectifs et organisation du volume

L'objectif des rencontres d'*Africa Antiqua* était triple : explorer les modalités d'élaboration de l'histoire, appréhender l'usage de l'Antiquité dans les constructions politiques déconstruire les mythes.

Le premier thème veut mettre en évidence les modes de travail et l'élaboration de la recherche historique. Le consensus actuel établissant que l'histoire n'est pas une 'résurrection' mais une 'recréation' n'est plus remis en cause[16]. La narration du passé est possible grâce au compromis instauré autour d'une convergence de pratiques : la rigueur méthodologique qui sous-entend la possibilité de vérifier les sources[17] et le respect d'une certaine déontologie[18]. Cette posture historiographique est l'héritière des pratiques d'érudition de nos prédécesseurs. C'est en

[15] Au moins deux colloques consacrés aux modalités du regard historique sur l'Afrique antique : Briand-Ponsart et Crogiez 2002 ; Briand-Ponsart 2005 ; Dridi et Mezzolani-Andreose 2015.

[16] Le projet de Jules Michelet de *résurrection de la vie intégrale* ne correspond plus aux objectifs de l'histoire du XXIe siècle : Michelet 1869, p. 45-48. Les théoriciens sont unanimes pour invalider le concept d'objectivité en histoire qui résulterait de la mise à distance de l'auteur et de son sujet : Ricoeur, 1955, p. 26 : « *L'histoire n'a pas pour ambition de faire revivre, mais de re-composer, de re-constituer, c'est-à-dire, de constituer un enchaînement rétrospectif* » ; Dosse 1997, p. 340 : « L'histoire est à récréer et l'historien est le médiateur, le passeur de cette recréation ».

[17] Pomian 1999, p. 33.

[18] Bédarida 1995.

appréhendant les modes de lecture des sources et les contextes d'écriture antérieurs que nous pouvons mettre en perspective nos propres démarches scientifiques. M. Benabbès propose de redécouvrir des sources littéraires arabes peu sollicitées par la recherche contemporaine. La redécouverte d'une littérature historique datant des XVIIe et XVIIIe siècles devient signifiante pour les chercheurs actuels car elle éclaire sur la transmission d'un savoir et d'une posture intellectuelle. L'approche de M. Benabbès est motivée par une tendance actuelle de la recherche qui tend à décloisonner les clivages chronologiques entre histoire antique et histoire médiévale[19]. Ph. von Rummel, en étudiant la spécificité du fonctionnement de la 'Frühgeschichte' allemande aux XIXe et XXe siècles, démontre comment les relations franco-allemandes et l'isolement de pratiques scientifiques aboutissent à la mise en place de connaissances 'particulières'[20]. Il déconstruit ainsi le processus de la recherche historique montrant comment le regard que l'on porte sur une entreprise historique peut évoluer en fonction des conceptions que l'on se fait de l'histoire. C. Blonce propose un portrait de Stéphane Gsell, démarche scientifique qui renvoie aux préoccupations actuelles de l'historiographie : mieux connaître l'historien pour mieux déconstruire la narration de l'histoire qu'il propose[21]. En donnant à voir comment s'élaborent les savoirs sur l'Antiquité de l'Afrique du Nord, ces trois études mettent en avant l'importance d'une contextualisation des sources et de la conjoncture dans la réflexion épistémologique.

Le deuxième thème abordé est celui de l'instrumentalisation de l'Antiquité par le politique car l'histoire est un savoir qui fait l'objet

---

19 Dans le même esprit, voir Arizaleta 2003.

20 De Certeau 1975, p. 73 : « Plus généralement, un texte «historique» […] énonce une opération qui se situe dans un ensemble de pratiques […] Une connaissance particulière sera définie par la relation qu'elle entretient avec d'autres, contemporaines, avec un « état de la question », avec les problématiques exploitées par le groupe et les points stratégiques qu'elles constituent, avec les avant-postes et les écarts ainsi déterminés, ou rendus pertinents par rapport à une recherche en cours. Chaque résultat individuel s'inscrit dans un réseau dont les éléments dépendent étroitement les uns des autres, et dont la combinaison dynamique forme l'histoire à un moment donné ».

21 Dans ce cadre, nous pouvons retenir entre autres : Nora 1987 ; Hartog 2003 ; et plus spécifiquement à propos de S. Gsell, voir Dondin-Payre 2013.

et ce, depuis l'Antiquité, d'usages idéologiques récurrents[22]. Jacques Revel et François Hartog le rappellent clairement : « à dire vrai, tout discours historique est susceptible d'usages politiques, que cela soit le fait de son auteur, de ses destinataires ou encore qu'il faille l'attribuer au rapport particulier que les seconds entretiennent avec les premiers »[23]. Et l'Afrique, l'Italie et la Russie deviennent alors des champs d'investigation privilégiés pour comprendre les liens étroits entre les idéologies politiques et les héritages antiques. Ce sont les réflexions que développent M. Sebaï, A. Bertrand et A. Asanovic[24].

Le troisième thème s'attache à déconstruire les mythes qui ont cours dans la transmission de l'histoire de l'Afrique du Nord antique. Un retour magistral est opéré par H. Bénichou-Safar sur les strates de contre-vérités qui ont élaboré une vision quasi subliminale des pratiques qui avaient lieu au tophet. En s'attachant à relever la faiblesse des sources, elle montre comment cet espace de pratiques est devenu peu à peu le lieu des phantasmes d'un Orient rêvé par les Occidentaux qui découvraient ce sanctuaire. Les déconstructions de mythes se poursuivent à la lecture du texte de L. E. Barkati qui dans une enquête minutieuse sur l'image d'Hannibal montre comment les historiens modernes en quête de visages illustrant les textes antiques, ont substitué dans nos esprits le portrait d'un condottière, voire celui d'un prince numide à celui du général carthaginois[25]. Moins qu'une déconstruction, l'étude de C. Hoerni se veut une analyse des diverses instrumentalisations des figures féminines dans le discours politique des pays du Maghreb depuis les années 1970.

Bien que de nombreux champs scientifiques soient abordés, ce panorama historiographique laisse malheureusement de côté la question des identités maures et numides qui devaient être évoquées par M. Lenoir dans une postface.

---

22 S. Caucanas *et alii* 2001, p. 258-259 : « Les héritages culturels de l'Antiquité (des Antiquités) sont considérés comme des armes, le plus souvent dignes d'intérêt et efficaces, dans la lutte politique et idéologique ».

23 Hartog et Revel 2001, p. 14.

24 Cf. *infra*, respectivement Sebaï, p. 69-92, Bertrand, p. 113-134, et Asanovic, p. 93-112.

25 Voir *infra* Barkati, p. 161-183.

Cet ensemble de textes est de ce fait révélateur de l'avancée des travaux dans ces domaines entre 2007 et 2009 puisque les recherches sur les populations autochtones de l'Afrique ont été redynamisées depuis moins d'une dizaine d'année par les collaborations multiples entre institutions marocaines et françaises. Il faudra donc attendre les résultats de ses recherches sur le terrain ainsi que les résultats des transformations politiques, sociales et économiques au Maghreb pour penser autrement que nous ne l'avons fait les histoires multiples de l'Afrique.

Bibliographie

Afrique et histoire 2005 : Dossier : Afriques romaines : impéria-lisme antique, imaginaire colonial (relectures et réflexions à l'école d'Yvon Thébert), *Afrique et Histoire*, 3, 2005, p. 15-125.

Arizaleta 2003 : A. Arizaleta, « Le relais arabo-musulman et la tradition classique à l'époque médiévale : Comment Alexandre le Grand gagna l'Espagne », *Pallas*, 62, 2003, p. 79-122

Barthes 1994 : R. Barthes, « Le discours de l'histoire », dans *Œuvres complètes*, édition établie et présentée par Éric Marty, Paris, Éditions du Seuil, 1994, tome 2, p. 417-427.

Bédarida 1995 : F. Bédarida, « La responsabilité de l'historien-expert », *Passés recomposés, Champs et chantiers de l'histoire, Autrement*, 150-151, janvier 1995, p. 142-144.

Bédarida 1996 : F. Bédarida, *Touvier, Vichy et le crime contre l'humanité, le dossier de l'accusation*, Paris, Seuil, 1996.

Briand-Ponsart et Crogiez 2002 : Cl. Briand-Ponsart et S. Crogiez (éds.), *L'Afrique du Nord antique et médiévale. Mémoires, identité, imaginaire*, PURH, Rouen.

Briand-Ponsart 2005 : Cl. Briand-Ponsart (dir.), *Identités et cultures dans l'Algérie Antique*, PURH, Rouen, 2005.

Caucanas *et alii* 2001 : S. Caucanas, R. Cazals et P. Payen (dir.), « Conclusion », *Retrouver, imaginer, utiliser l'Antiquité*, *Actes du colloque international tenu à Carcassonne les 19 et 20 mai 2000*, Toulouse, Privat, 2001.

De Certeau 1975 : M. de Certeau, *L'écriture de l'histoire*, Paris, Gallimard, 1975.

Dondin-Payre 2013 : M. Dondin-Payre, « Jules Toutain et Stéphane Gsell à l'École française de Rome (1886-1891). Une étape décisive pour l'étude du Maghreb », M. Gras et O. Poncet (éds.), *Construire l'institution. L'École française de Rome, 1873-1895*, CEFR, http://books.openedition.org/efr/2637?lang=fr

Dosse 1997 : F. Dosse, *L'empire du sens, l'humanisation des sciences humaines*, Paris, La Découverte/Poche, 1997.

Dridi et Mezzolani-Andreose 2015 : H. Dridi et A. Mezzolani-Andreose (éds.), *Under Western Eyes. Approches occidentales de l'archéologie nord-africaine (XIXe-XXe siècles)*, Bologne, Bradypus, 2015.

Gsell 1902 : S. Gsell, *Enquête administrative sur les travaux hydrauliques anciens en Algérie*, Paris, imprimerie nationale, 1902.

Hartog et Revel 2001 : F. Hartog et J. Revel (dir.), *Les usages politiques du passé*, Paris, EHESS, 2001.

Hartog *et alii* 2003 : F. Hartog, P. Schmitt et A. Schnapp (dir.), *Pierre Vidal-Naquet, un historien dans la Cité*, Paris, La découverte, 1998.

Laporte 2009 : J. P. Laporte, « Un archéologue en Tunisie, Louis Carton (1861-1924) », *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques,* 35, 2009, p. 239-264.

Liauzu 2005 : Cl. Liauzu, « Une loi contre l'histoire », *Le Monde diplomatique*, avril 2005, p. 28.

Michelet 1965 : J. Michelet, *Histoire de France, des origines au XIIe siècle*, préface de 1869, Lausanne, Éditions Rencontres, 1965, p. 45-48.

Nora 1987 : P. Nora (dir.), *Essais d'ego-histoire*, Paris, Gallimard, 1987.

Pomian 1999 : K. Pomian, *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, 1999.

Ricoeur 1955 : P. Ricoeur, *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 3ème éd., 1955.

Rivet 2002 : D. Rivet, *Le Maghreb à l'épreuve de la colonisation*, Paris, 2002.